

“ *P. S.*—Ah ! Seigneur ! que le bon Dieu nous aime ! chère petite maman ! Au moment où j’al-
“ lais plier ma lettre, le bon M. P. est entré dans
“ ma chambre, et il m’a dit de l’air le plus affec-
“ tueux : pauvre enfant, tu souffres beaucoup, n’est-ce
“ pas, de la misère de tes parents. Eh ! bien, prends
“ ces huit piastres et envoie-les à ta bonne mère,
“ dans ta lettre. Et il s’est retiré, après m’avoir
“ pressé la main. Voyez ce que je lui dois de
“ reconnaissance ! Prenez donc cet argent et tâchez
“ qu’il adoucisse vos peines. Et priez bien le bon
“ Dieu pour notre bienfaiteur. Quant à moi, j’ai
“ le cœur si gai, que je travaillerai demain comme
“ deux hommes.”

Les habitants.—Mais, Monsieur le curé, votre petit Baptiste vaut son pesant d’or. Quel bon cœur ! Et aussi, quelle bonne tête !

M. le curé.—Ah ! voyez-vous, mes bons amis, la bonne éducation, reçue sur les genoux de la mère, porte toujours des fruits abondants et délicieux. Si au lieu des bons conseils et des bons exemples, que la mère du petit Baptiste lui a donnés, à mesure que sa faible intelligence se développait, elle ne lui eût donné que de mauvais exemples, sans jamais lui parler de ses devoirs religieux, cet enfant, avec les facultés qui le distinguent, aurait probablement fait le malheur de sa famille. Ainsi vous voyez que l’on recueille toujours ce que l’on sème.

Maintenant, transportez-vous dans la famille du petit Baptiste au moment où sa lettre y arrive. La mère voyant qu’elle est à son adresse, brise le cachet en toute hâte, et la parcourt à voix basse, du commencement à la fin. Quand elle fut rendue au *post scriptum*, elle jette un cri d’étonnement qui transporta toute la famille de la plus vive curiosité.